

# Les grands jours du siège d'Anvers



Le camp retranché d'Anvers était, certes, la meilleure pièce du harnais de guerre de la Belgique. Suprême espoir et suprême pensée, Anvers devait avoir, en cas de guerre, la fortune illustre d'abriter les forces vives de toute la Nation : aussi donnait-on à notre grande métropole commerciale le titre pompeux de "Réduit de la Défense nationale"

comme si, dans ses murs, quelle que fût la rigueur du destin, la Nation n'eût pu périr.

Et pourtant, nul ne l'ignore, la guerre surprit Anvers en flagrant délit d'impréparation. Sans doute, le fameux camp retranché, dont on avait entouré la ville de 1851 à 1853, avait, à l'époque, fait sensation. Et quand, devant les convoitises du second Empire, on eut, sur les plans du jeune ingénieur militaire Brialmont, complété l'armement du camp retranché par la construction d'une enceinte nouvelle et d'une ligne avancée de huit forts polygonaux, personne ne douta plus que la place d'Anvers fût inexpugnable.

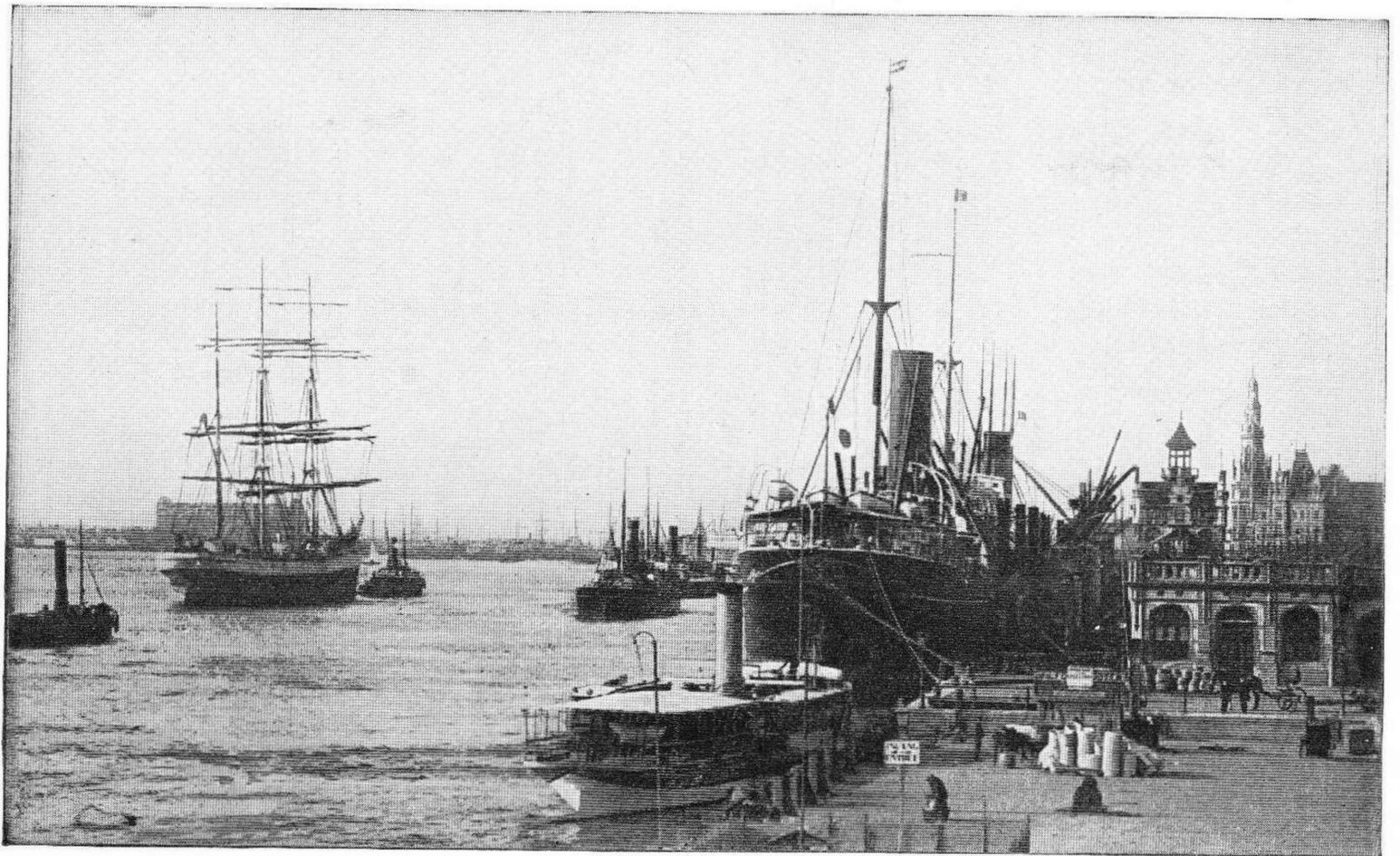
Mais, depuis 1864, — date à laquelle fut achevée cette seconde ligne de défense, — les circonstances de la politique européenne avaient changé, l'armement s'était modifié, l'artillerie s'était perfectionnée et Anvers, malgré les objurgations de quelques hommes à l'esprit sagace, n'avait guère été tenu au courant des progrès de la balistique et de la poliorcétique. C'est à peine si, en 1905, le Parlement belge consentit à moderniser l'armement des forts d'Anvers et à compléter la place forte par une nouvelle ligne, constituée de 11 forts, 11 redoutes et 2 demi-redoutes. Encore rognait-on les crédits et les travaux furent menés avec si peu de hâte que la construction des nouveaux ouvrages de première ligne, qui eût dû être terminée le 31 décembre 1912, était encore loin de l'être en 1914.

Aussi quand, en décembre 1913, le lieutenant général Dufour fut nommé gouverneur du camp retranché, la plupart des ouvrages étaient de vrais chantiers. Nombre de coupoles d'acier n'étaient point en place, quantité de bouches à feu n'étaient pas montées et l'on travaillait encore aux anneaux de béton qui doivent protéger la base des coupoles. Le fort de Stabroeck ne possédait pas ses observatoires cuirassés, sans quoi un fort est aveugle. L'armement des intervalles empruntait au passé des modèles désuets. Quant à l'artillerie, elle était encore plus médiocrement pourvue. La vieille poudre noire, dont on armait le canon de 120 de batterie trahitrice, décelait à l'ennemi l'emplacement des batteries. Au fort de Haesdonck, l'unique

fort de la rive gauche, les six pièces de 75 devaient se contenter d'un lot de 190 cartouches à shrapnell.

On ne saurait dresser ici un constat complet de la situation d'Anvers à la déclaration de la guerre. Il n'est pourtant pas sans intérêt que cet état lamentable soit rappelé ici, non pas tant pour regretter les fautes commises et notre désintéressement coupable pour toutes les grandes questions d'intérêt national, que pour donner plus d'éclat encore à notre armée qui sut défendre avec une suprême énergie une place forte que tout vouait aux entreprises de l'ennemi.

L'armée belge était notoirement insuffisante pour défendre le camp retranché qui, vu son énorme développement — plus de 100 kilomètres, — ses nombreux ouvrages — 19 forts et 15 fortins, — l'inachèvement de tous et l'état rudimentaire des travaux d'intervalles, exigeait, pour sa sécurité, d'énormes effectifs. Dans



Anvers. — l'Escaut

le secteur le plus favorisé, on ne disposait guère que d'un homme par mètre courant. Rares étaient les mitrailleuses et quelques-unes seulement étaient protégées par des abris bétonnés. Quant à l'armée de forteresse, constituée par quelque quarante mille hommes des sept plus anciennes classes de milice, elle avait des cadres dérisoires. On cite tel bataillon de forteresse qui était sous les ordres d'un seul officier, du grade de capitaine-commandant et dont toutes les compagnies ne possédaient pour chefs que des sous-officiers.

Dans d'aussi déplorables conditions, quel pouvait être le rôle actif de ces troupes, braves sans doute, mais ayant désappris depuis longtemps le métier de soldat? Quant à l'armée de campagne, à qui allait incomber la lourde tâche de la défense du camp retranché contre des troupes fraîches et supérieurement armées, elle était épuisée par une longue, ardente et douloureuse lutte de quinze jours, au cours desquels elle s'était mesurée avec les meilleurs régiments de l'armée allemande. Or, la défense d'une place forte moderne exige une importante garnison mobile, active

et décidée qui maintienne l'adversaire à distance et empêche un investissement de la place — dont le sort se trouve dès lors fixé. Comme l'avait dit le général Brialmont, " les forts ne sont que des outils, des pivots de manœuvre ; il faut une grande armée pour qu'ils servent à quelque chose, car à quoi sert un pivot de manœuvre si rien ne manœuvre ? "

Enfin, qui ne tient point l'Escaut ne saurait prétendre tenir Anvers. Or, depuis le funeste traité de Munster (1648), la Belgique ne tient plus l'Escaut. Sans doute, les traités de 1839 qui consacraient l'indépendance de la Belgique au prix de l'arrachement du Limbourg et du Luxembourg et surtout le traité de 1863, élaboré par la politique habile et énergique du baron Lambert, avaient fait naître l'illusion de l'Escaut libre, libre comme la mer. Mais la cauteleuse diplomatie de la Hollande ne tarda pas à la dissiper. L'histoire raconte que le 4 août 1914, le jonkheer Loudon, ministre des Affaires Etrangères des Pays-Bas, avisa spontanément le gouvernement belge que l'Escaut serait libre pour

toute escadre française venant au secours de la neutralité belge violée et que le fleuve serait fermé à toute flotte ennemie. Mais cette disposition bienveillante, conforme aux traités, du gouvernement néerlandais, qui devait surprendre quiconque connaît les traditions politiques de la Hollande, fut de courte durée. Dès le lendemain, 5 août, par un subit retour des choses, Bruxelles apprit que le gouvernement de La Haye avait décidé que désormais l'Escaut était complètement fermé. L'accès d'Anvers vers la mer et vers ses alliés se trouvait ainsi, au mépris de tout droit, enlevé par la Hollande à un peuple dont le sacrifice allait protéger la neutralité et faire la fortune des négociants de Rotterdam et d'Amsterdam.

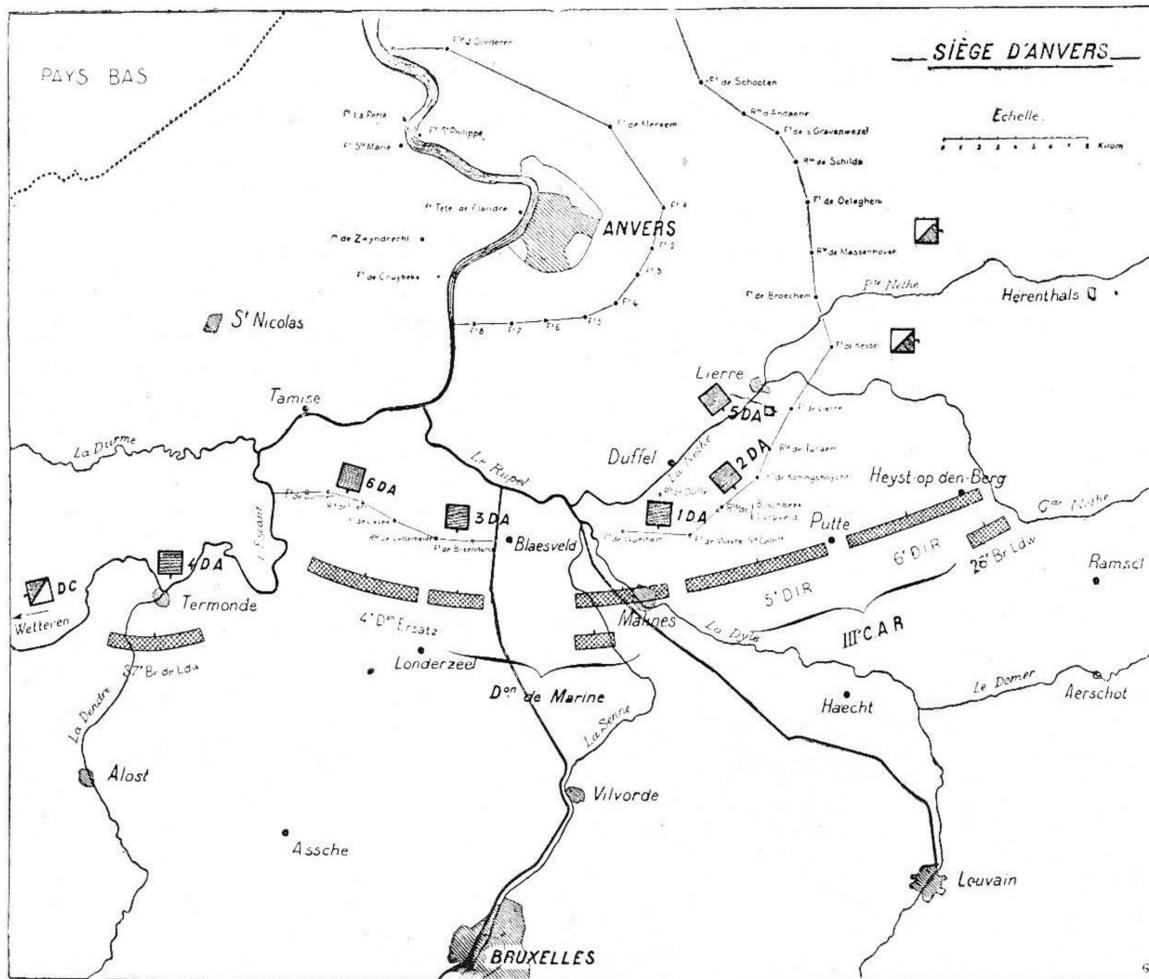
Tel était donc l'état précaire du camp retranché d'Anvers en août 1914. A vrai dire, le général Dufour — à qui devait succéder, le 8 septembre, son adjoint le général Deguise — fournit un écrasant labeur de jour et de nuit. L'organisation de la résistance fut conduite avec un esprit d'ordre et de méthode à quoi il convient de rendre hommage. On travailla d'arrachepied à l'armement des intervalles. L'achèvement de certains forts fut poussé avec la dernière énergie. On accumula à Anvers des vivres en quantité formidable et l'on y rassembla du bétail pour deux ans. Tout fut prévu, tout fut organisé avec le soin le plus vigilant. Mais ce n'est pas, hélas ! avec des vertus de la dernière heure que l'on peut réparer le mal causé par un siècle de nonchalance et de neutralité. Les défauts de la cuirasse étaient trop nombreux, et c'est en vain que l'on fit appel au plus beau courage et à la plus ferme énergie pour conjurer la rigueur du destin.

Le 20 août 1914, l'armée belge, couverte d'une suee de poussière et de sang, vint reprendre haleine sous l'abri des forts d'Anvers. Comme l'armée française du maréchal de Mac-Mahon, après la défaite de Woerth, le 6 août 1870, on eût pu croire que l'armée belge était désormais hors de combat. De meurtrières batailles l'avaient décimée, une longue et pénible retraite sous un soleil de plomb l'avait épuisée, l'invasion de la

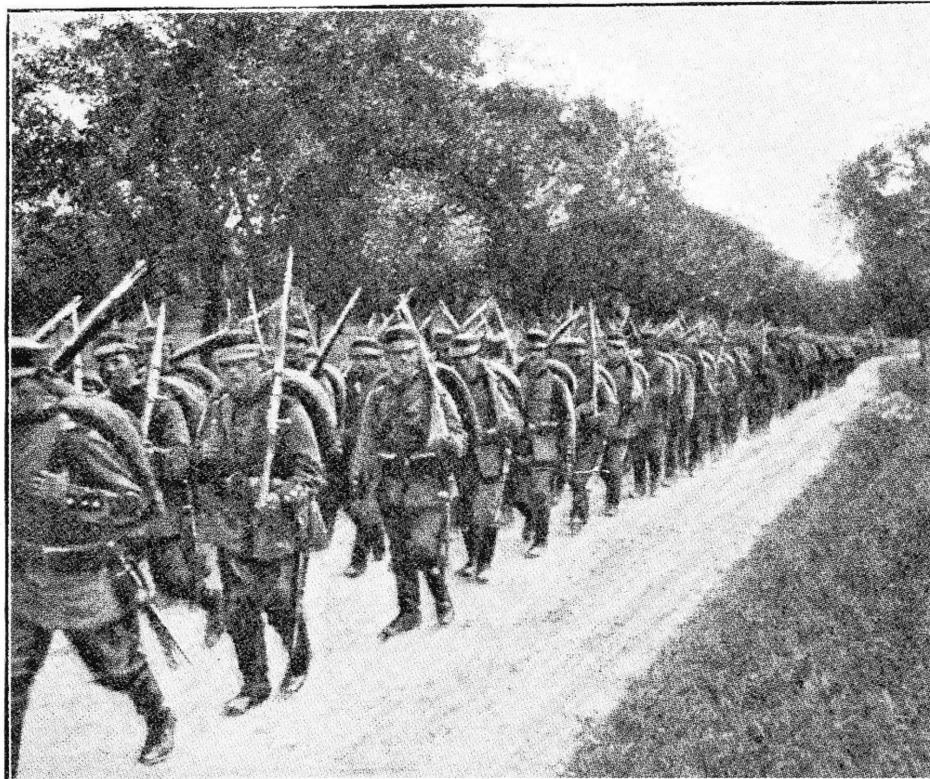
Belgique, l'occupation de Bruxelles, l'éloignement et la retraite des armées alliées eussent dû la démoraliser. Mais dans son immense fatigue physique et morale, cette armée conserva, aux jours les plus sombres, une confiance et une ardeur qui témoignent de l'énergie d'une race qu'aucune domination, jamais, n'a pu subjuguier. Une bataille perdue ? Et puis, quoi ? Est-ce qu'on tue Til, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Belgique ? Elle peut souffrir peut-être, mais mourir, jamais !

C'est cette force d'âme, dont sont faits les grands hommes et les grandes nations, qui seule peut expliquer que cette armée, recrée de fatigue, mal équipée,

insuffisamment armée et que rien n'avait préparée à cette âpre lutte, put, quelques jours après, reprendre l'offensive et menacer



Plan du siège d'Anvers.



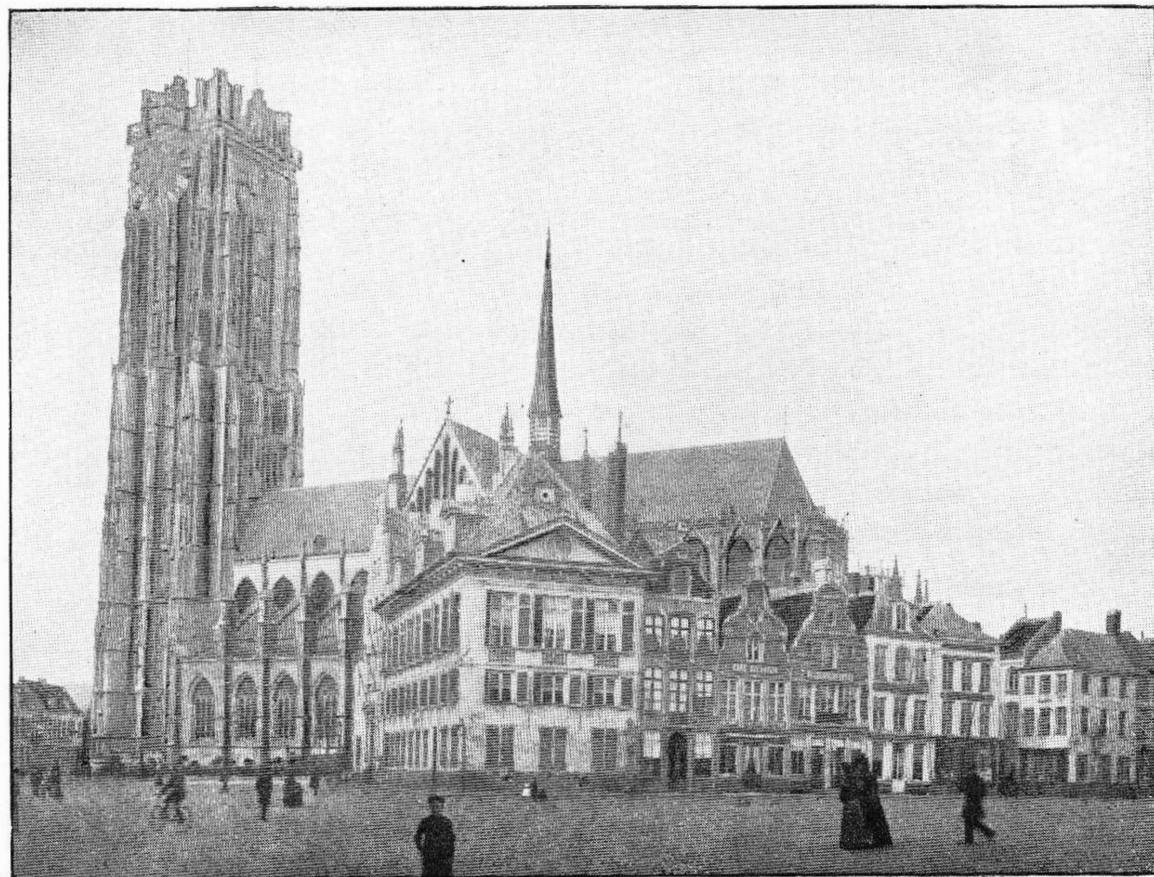
Fantassins allemands en marche sur une route de Belgique.

les communications des troupes de von Klük qui, orgueilleuses de leur victoire, se dirigeaient au son du *Gloria ! Victoria !* et de l'*Hymne de Luther* vers la France et vers Paris.

Pressé d'en finir avec la France, le haut commandement allemand n'avait laissé devant Anvers, en observation entre la Dyle et la Dendre, que deux corps de réserve, le III<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup>, croyant bien que l'armée belge était définitivement hors de combat et incapable de tout retour offensif. Or, dès le 24 août, tandis que les troupes de von Klück, passant par Bruxelles et ses environs, faisaient tête à gauche, gagnaient le Hainaut, remportaient la victoire de Mons et entraient en France tout d'une haleine, une avant-garde, constituée par le vaillant 3<sup>e</sup> chasseurs à pied, prend l'offensive, attaque les avant-postes allemands à l'ouest du canal de Willebroeck et déloge les troupes allemandes qui occupent le petit village de Impde, situé entre les gros bourgs paisibles de Londerzeel et de Wolverthem. Dès le lendemain, 25 août, quatre de nos divisions entrent en ligne : ce sont dans l'ordre, de la droite à la gauche, les 5<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup>, 6<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> divisions. La 3<sup>e</sup> division, qui vient de s'échapper de l'enfer de Liège, et la division de cavalerie forment réserve. La 6<sup>e</sup> division, qui, en temps de paix, constitue la brillante garnison de Bruxelles, fournit un effort superbe au sud de Malines, en direction de Vilvorde. Les soldats sont tout brûlants de fièvre à la pensée que la conquête de la capitale, dont ils croient déjà apercevoir les tours dans le lointain, peut être la récompense de leur vertu guerrière.

Contournant Malines, la 6<sup>e</sup> division se déploie dans la plaine, coupée d'arbres et de maisons, et marche en ligne sous les shrapnells, qui s'épanouissent au ciel comme de blanches fleurs de mort. Les Allemands nous couvrent de leurs feux, nous infligent des pertes cruelles, mais débordés par nos troupes, submergés par les vagues successives de notre assaut, se replient et s'éparpillent dans les champs. Aux troupes de l'ennemi, nos carabiniers pénètrent dans le village d'Hofstade qui brûle aux quatre coins. C'est un tableau d'horreur. Non contents d'incendier les maisons, les Allemands avaient saccagé et tué. La rage au cœur, nos soldats reprennent la poursuite des égorgeurs, enragés à les atteindre et à en faire justice.

A la droite de la 6<sup>e</sup> division, la 1<sup>re</sup> division progresse égale-



Cathédrale de Malines.

ment, les Allemands sont en force avec des mitrailleuses. Tenter d'atteindre la manivelle du pont, c'est se découvrir, dégringoler le talus, sauter à l'eau, franchir vingt mètres à la nage, c'est-à-



Chasseur à pied.



Le pont-levis à Pont-Brûlé près Vilvorde.

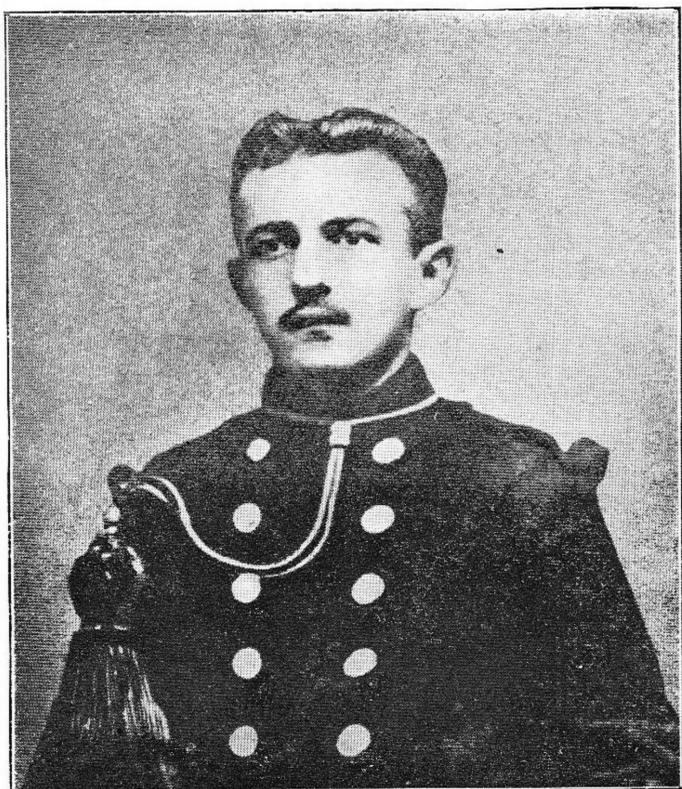
ment et, poussant droit devant elle, parvient à arracher à l'ennemi les villages de Sempst et d'Elewynt, où il s'était retranché, tandis que plus à droite encore, le village d'Eppenheim tombait entre les mains de la 5<sup>e</sup> division. C'est à cette 5<sup>e</sup> division qu'appartient le 2<sup>e</sup> chasseurs qui, dans ces combats, se distingua particulièrement. D'une haleine, ce régiment refoula les Allemands en déroute jusqu'au canal de Willebroeck. Arrivé à Pont-Brûlé,

dire la mort. Un homme cependant se présente : c'est le chasseur Trésignies, marié et père de famille, héros dont toute la Belgique aujourd'hui répète le nom avec émotion et avec orgueil parce qu'il évoque la plus pure et la plus noble figure de l'héroïsme guerrier.

Un peu pâle, mais d'un calme effrayant, il se débarrasse de

son shako et de sa capote ; en hâte, il griffonne un billet pour sa femme, puis, sans trembler, il bondit au-dessus du parapet, roule le long de la berge et se laisse glisser dans le canal. Par miracle, les Allemands n'ont rien vu. D'un mouvement large et souple, Trésignies nage. Il aborde l'autre rive, s'y colle, et, en rampant, atteint la manivelle. Alors, magnifique et sublime, s'offrant en cible, il s'arc-boute et appuie sur la manivelle. Soudain, des cris lui frappent l'oreille : " Dans l'autre sens !... tu le fais monter ! " C'est vrai : le héros s'est trompé. Rapide, il change le mouvement. Trop tard, hélas ! Une mitraille implacable s'abat sur lui. On le voit s'appuyer sur un genou d'abord, mais persister dans son labeur, désespérément accroché à la manivelle qu'il actionne, puis brusquement lâcher prise et, ses bras battant l'air, s'écrouler sur la berge. Un flot de sang s'échappe de sa poitrine trouée de balles. Ivres de vengeance, exaltés par le spectacle de ce noble sacrifice, nos chasseurs se dressent, tirent, veulent se précipiter, mais les officiers les retiennent, car la retraite vient d'être ordonnée.

En effet, en même temps que notre droite a échoué devant



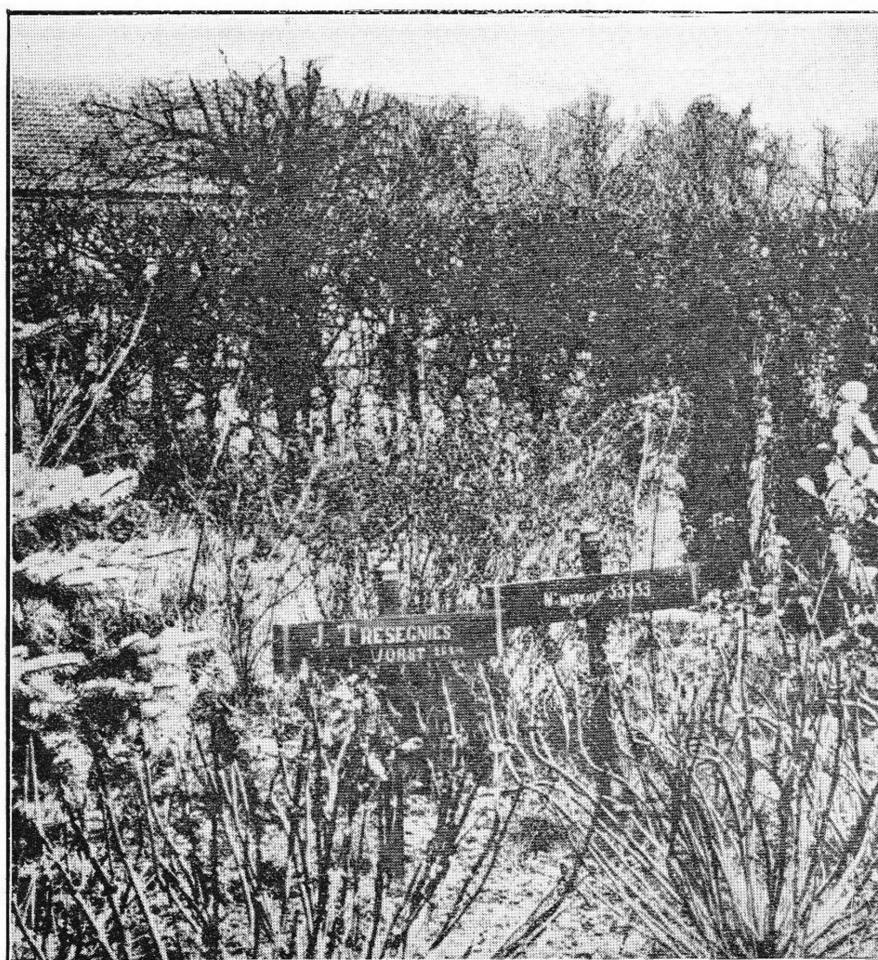
Caporal Trésignies.

Pont-Brûlé et devant Grimberghen, à notre gauche, la 2<sup>e</sup> division, opérant dans un terrain très couvert, s'était heurtée à l'obstacle redoutable formé par le canal de Louvain à Malines et la résistance obstinée de l'ennemi avait arrêté son offensive. D'ailleurs, on n'ignorait point que la bataille de Charleroi venait d'être perdue par les forces franco-britanniques et, dès lors, il y avait trop gros risque et trop mince profit à poursuivre la lutte, puisque cette défaite rendait désormais impossible la jonction de l'armée belge avec les troupes alliées.

\* \* \*

Le 4 septembre, les Allemands tentaient devant Anvers deux coups de main. Ils s'emparaient de Termonde qui n'était pas défendue et attaquaient, vers Capelle-au-Bois, un détachement belge qui leur fit éprouver des pertes sanglantes. L'occupation de Termonde fut heureusement de courte durée, car, les Allemands sur la rive gauche de l'Escaut, c'étaient les communications avec la mer coupées. Anvers verrouillée, cette place devenait comme Metz, comme Plevna, une prison pour l'armée et, ce qui pis est, un tombeau pour la nation. Mais les Allemands, qui avaient alors d'autres soucis plus impérieux, n'occupèrent point en force Termonde, qu'ils avaient surprise sans coup férir.

Ils eussent certes voulu s'emparer de Gand, avec la même aisance, avec leur IX<sup>e</sup> corps qui se dirigeait alors vers la France, mais le général von Boehm se heurta, à Quatrecht, à des volontaires et



Vue du cimetière de Pont-Brûlé.

des gardes civiques dont la fusillade le fit renoncer à un dessein qui l'eût vraiment trop retardé dans sa marche.

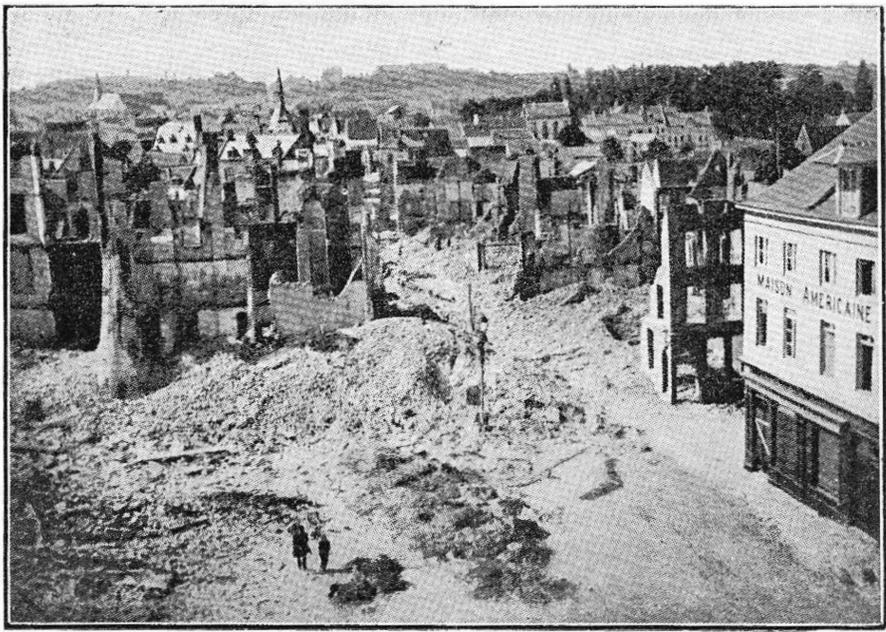
Tous ces combats d'avant-postes, n'étaient du reste que le prélude d'une fière bataille de quatre jours au cours de laquelle les Belges vengèrent Louvain, Termonde et Capelle-au-Bois que, pour prix de leur échec devant Anvers, les Allemands avaient pillés et brûlés, avec une fureur plus farouche encore que celle des reîtres du sac de Magdebourg.

Le 6 septembre, la bataille de la Marne avait commencé et l'armée belge, dès qu'elle en fut avertie, tint à honneur de



Termonde. — Quinze cents maisons détruites.

se jeter dans la mêlée qui devait fixer les destinées du monde. L'occasion était propice : le 9 septembre, von Klück recevait sur l'Ourcq le terrible coup d'épée qui fit chanceler toute la ligne allemande ; le dernier acte du grand drame militaire se



Louvain. — Vue d'ensemble de la cité ravagée par les barbares.



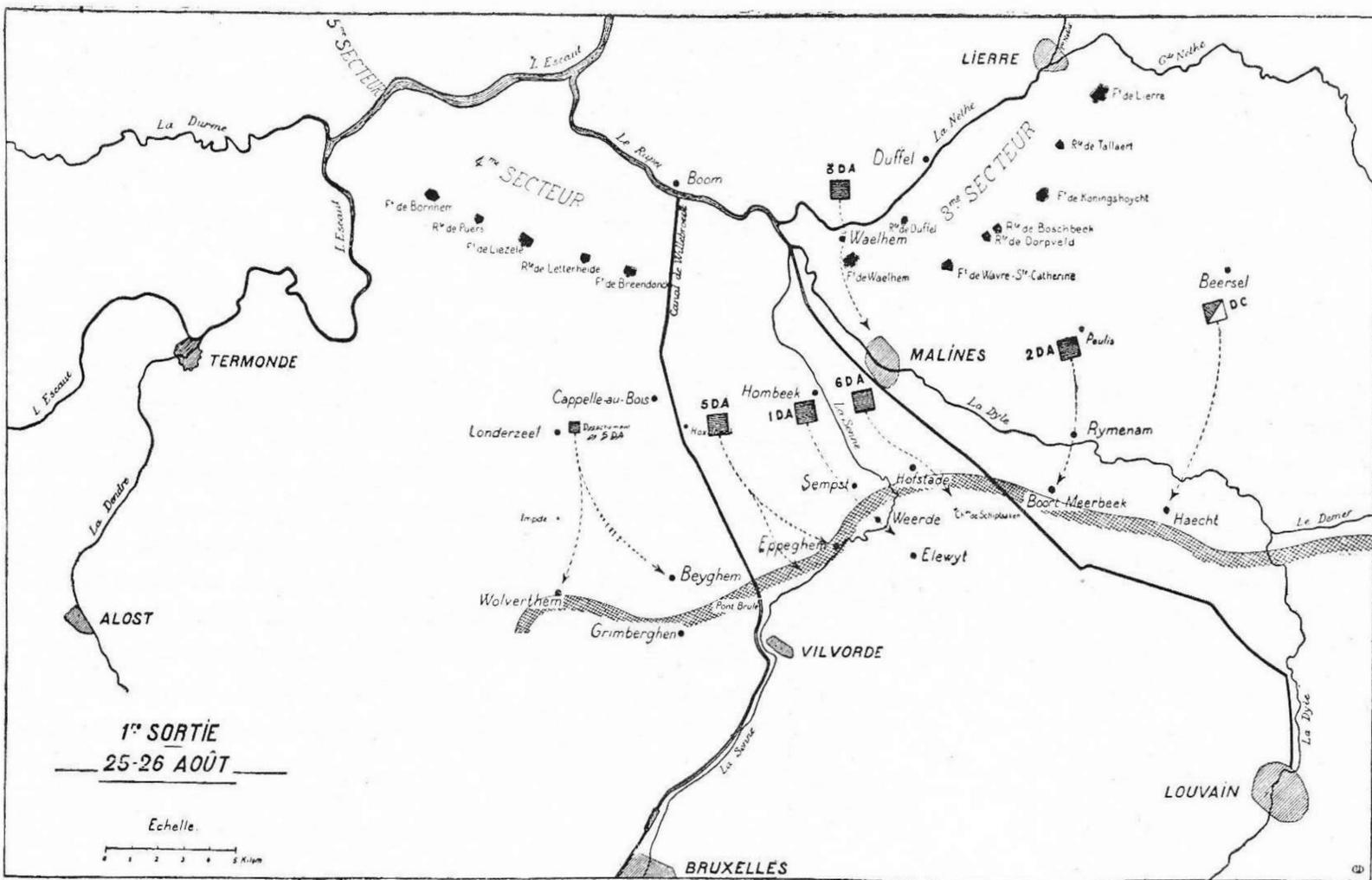
Aerschot. — Pont sur le Démer.

jouait. Or, dans cette extrémité, l'ennemi, faisant appel à toutes ses ressources, donnait l'ordre au IX<sup>e</sup> corps de réserve qui, déjà,

une opération d'une telle envergure — le front de Wolverthem à Pellenberg (à l'est de Louvain) dépassait 40 kilomètres, —

ensuite et surtout de la nécessité impérieuse où l'on se trouvait de couvrir le camp retranché d'Anvers et de lui tout subordonner. La manœuvre, qui seule pouvait donner la victoire, était donc paralysée dès l'origine.

Après d'heureux résultats, la manœuvre avorta et la bataille ne se prolongea qu'à la demande des Alliés à qui nous rendions, par nos attaques énergiques qui menaçaient les voies de communications de l'ennemi, un service qu'ils prisent fort. Le 9 septembre, notre aile gauche s'empara d'Aerschot torturée et brûlée et se saisit des passages de la Dyle et du Démer, cependant que notre aile droite, après un échange



Plan de la première sortie d'Anvers.

marchait vers la France, de se hâter et à la 6<sup>e</sup> division (III<sup>e</sup> corps de réserve) de quitter aussitôt les tranchées devant Anvers. Ces trois divisions y étaient remplacées par une division de marins et par deux brigades de landwerh (n<sup>os</sup> 26 et 27). Contre ce rempart affaibli, nous allions manœuvrer le bélier de cinq de nos divisions, ne gardant en réserve que la 4<sup>e</sup>, échappée comme par miracle de l'enfer du siège de Namur et qui, par Rouen, Le Havre et Ostende — périple inattendu de modernes Argonautes, — venait de rallier Anvers.

Le thème général de la sortie fut ainsi arrêté. Dans le même temps que les 5<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> divisions attaquaient frontalement la position allemande, au sud de Malines, de Wolverthem à Hofstade, les 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> divisions, pivotant sur la droite, allaient s'efforcer de déborder largement la position à l'Est et de la tourner par Haecht et Louvain. Ce thème n'était certes pas sans mérite. Mais sa faiblesse résultait, d'abord, du peu d'importance relative des effectifs dont nous disposions pour



Termonde. — Rue Zwyyick (au fond l'hôpital militaire).

de coups de canons, reprenait la ville de Termonde, que les Allemands avaient occupée le 4. Le 10, tandis que toute la ligne était en feu et qu'on se battait avec acharnement à l'aile droite et



Auto-mitrailleuse belge.

au centre, l'aile gauche — notre aile manœuvrière — poursuivait hardiment son mouvement débordant et apparut sur les crêtes de l'est de Louvain. Il advint même qu'un hardi peloton du 4<sup>e</sup> chasseurs à cheval pénétra dans la ville, apportant aux habitants qui, depuis le sac de la ville, vivaient dans les affres de la mort, la courte illusion de la délivrance.

Le 11, les trois divisions de notre aile gauche parvinrent à prendre l'alignement au prix d'héroïques sacrifices. Le 12, l'ennemi, ayant rappelé précipitamment la 6<sup>e</sup> division du III<sup>e</sup> corps de réserve qui cheminait vers la France, parvint à refouler notre 2<sup>e</sup> division à notre extrême aile gauche. Le recul de celle-ci découvrit le flanc de sa voisine — la 6<sup>e</sup> — qui fut contrainte de se replier, et la 3<sup>e</sup> division, qui s'alignait à côté de la 6<sup>e</sup>, suivit le mouvement.

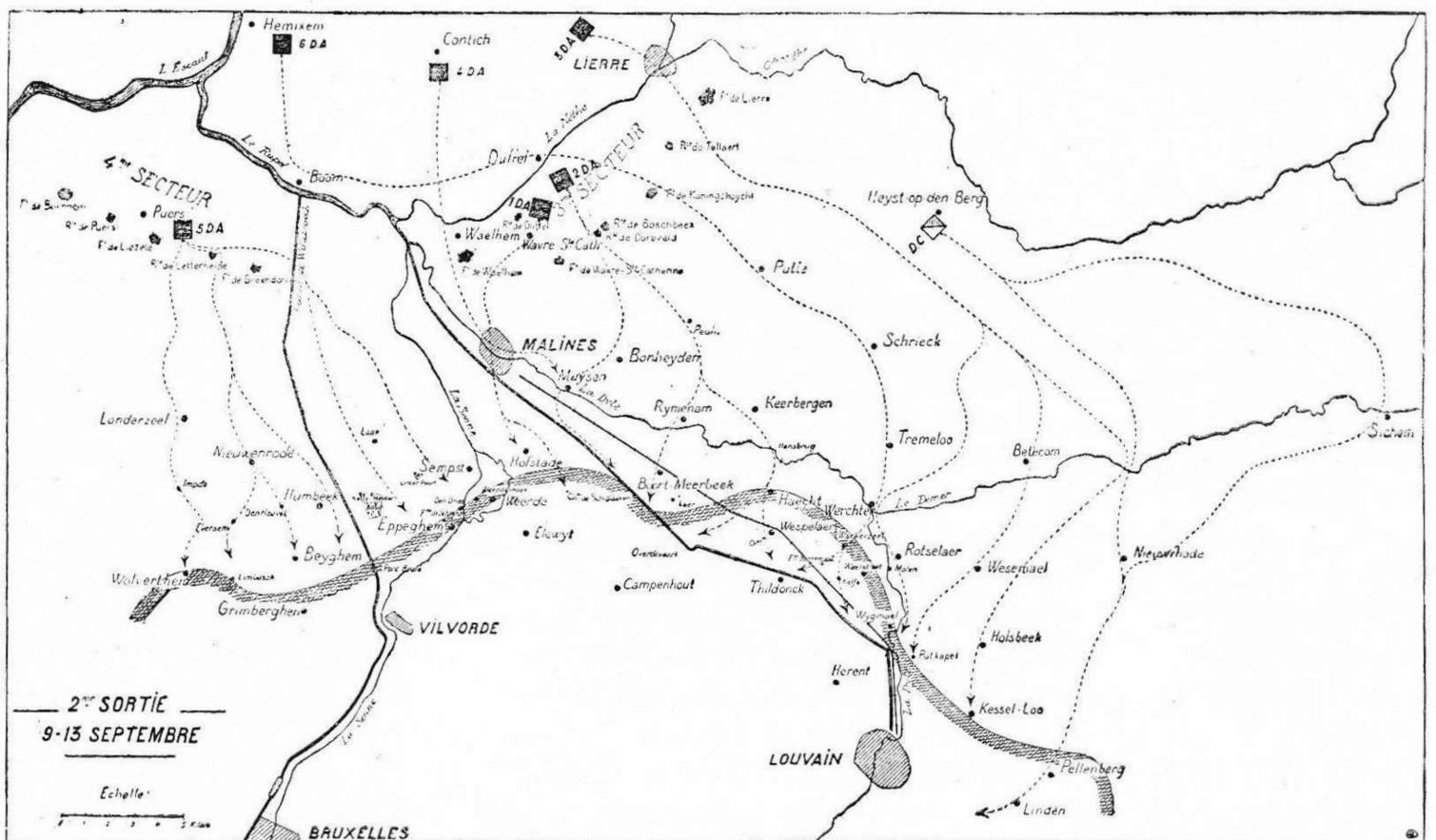
Le 13, toute l'armée belge était de nouveau sous le canon d'Anvers.

Cette bataille eût suffi, à toute autre époque, à faire passer une armée dans l'his-

toire. Le sang et l'héroïsme y furent également prodigués. Mais, sévère pour lui-même plus encore que pour autrui, le Belge a horreur qu'on le puisse prendre pour un fanfaron. Aussi fallut-il que l'ennemi lui-même rendit hommage à l'héroïsme de notre armée pour que l'on comprît enfin que ce ne fut point là une démonstration militaire, on ne sait quel simulacre de combat, mais bien une obstinée et farouche mêlée qu'un peintre de bataille pourrait peindre à fresque.

Il est des épisodes de cette bataille qui devraient être dans toutes les mémoires. Telle fut, entre mille autres traits, la défense épique des canonniers d'une brigade de la 6<sup>e</sup> division qui, brusquement assaillis par la charge fougueuse d'épais escadrons allemands, sans broncher, comme s'ils étaient au champ d'exercice, mettent le pistolet à la main, se campent devant leurs pièces et attendent de pied ferme la tornade équestre qui leur tombe dessus comme la foudre. Ils se fussent fait ainsi sabrer, imperturbables, sur leurs canons si, par une fortune providentielle, une auto-mitrailleuse n'avait surgi sur l'instant et n'avait fauché la charge qui culbuta dans un affreux désordre de sang et de cris. L'ayant ainsi échappé belle, les artilleurs s'attelaient déjà à la flèche des pièces pour les accrocher aux avant-trains accourus au galop lorsqu'ils se virent tournés par une batterie allemande qui, rapidement braquée à courte distance, leur envoya des obus par séries. Un instant d'hésitation et tout était perdu. Alors, comme s'il eût exécuté un programme de carrousel, le major commandant le groupe retourna ses canons, les pointa et, avec une prodigieuse adresse, en quelques salves, fit sauter en l'air les six pièces de l'ennemi.

L'assaut farouche du glorieux 2<sup>e</sup> chasseurs à pied au Katte-Meuter-Bosch et la charge pathétique du pont d'Hansbrug ne sont pas moins tragiques, ni moins beaux. Au pont d'Hansbrug, se tenait impassible dans le tumulte de la bataille le général Bertrand, avec son escorte de trois gendarmes dont un portait son fanion. A certain moment, il y eut comme une panique et la houle des fantassins reflua croyant tout perdu. Ce que voyant, le général prend dans les fontes de sa selle un revolver, éperonne son cheval, barre le chemin aux soldats et, du geste et de la voix, donne l'ordre de retourner au combat. Dans l'instant, une salve jette bas les trois gendarmes et leurs chevaux. Le général maîtrise sa monture qui se cabre, met pied à terre, ramasse le fanion, saute en selle, plante fièrement le fanion sur son étrier et,



Plan de la deuxième sortie d'Anvers.

superbe, entraîne les soldats émerveillés. Du coup, l'assaut allemand, qui se flattait de nous percer au centre, a les reins rompus.

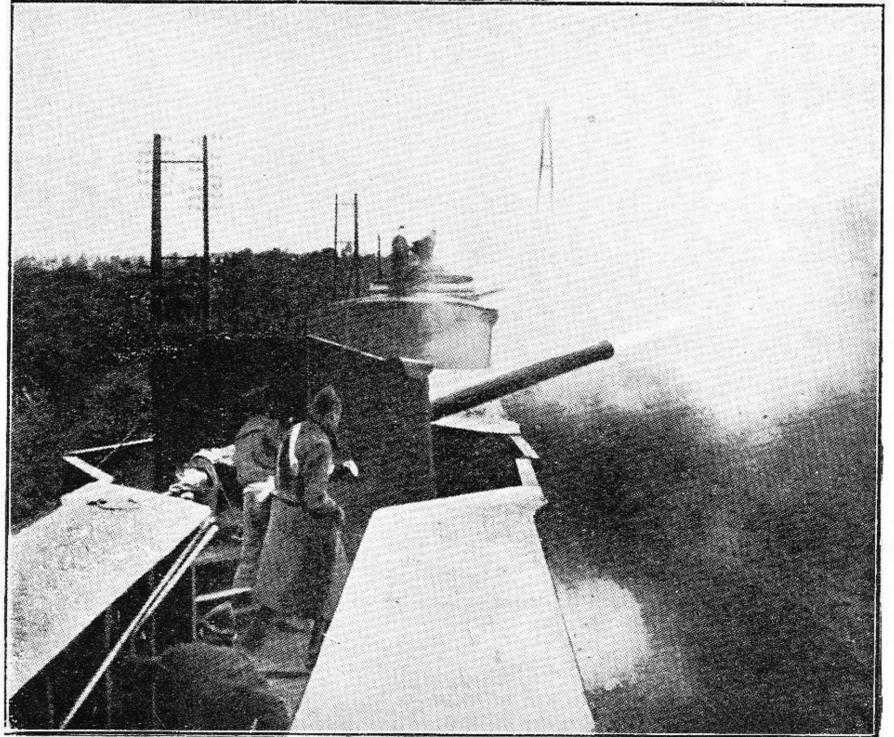
C'est au cours de cette sortie, à Tremeloo, que le roi Albert faillit perdre la vie. Le village était bombardé. La musique du 1<sup>er</sup> carabiniers, marchant en colonne, venait d'être décimée par un obus qui l'avait frappée de plein fouet. Presque à cet instant, le Roi arrive en auto et, devant l'église, fait former le cercle par l'état-major de la 6<sup>e</sup> division. Les attachés militaires étrangers nous ont, paraît-il, demandé de prolonger notre effort offensif. Très calme dans cette tempête, le Roi donne longuement ses ordres, puis il remonte en voiture et s'éloigne. A ce moment, un obus de 210 millimètres s'abat à l'endroit précis que le Roi et l'état-major viennent de quitter et fait jaillir du sol une gerbe de terre et de pavés. Cela ne fit même point tourner la tête au Roi.

\* \* \*

Notre " grande sortie ", comme on a accoutumé de baptiser notre deuxième action offensive, devant Anvers, avait été une aide puissante pour l'armée française. " Il n'est point exagéré de dire, a écrit un écrivain américain, que le succès des Alliés sur l'Aisne fut, en bonne partie, déterminé par les sacrifices faits en l'occurrence par l'armée belge. " Aussi le haut commandement français, pour qui l'étreinte de l'ennemi sur sa gauche ne cessait point d'être rude, fit-il appel encore à la coopération efficace des armes belges. Les 25, 26 et 27 septembre, nos troupes exécutèrent donc une troisième sortie, entre la Dendre et la Senne. Mais le corps d'observation allemand, au lieu d'avoir été réduit, avait été renforcé de divisions fraîches et de nombreuses batteries que la prise de Maubeuge avait rendues disponibles. Nous faillîmes bien prendre au filet la 37<sup>e</sup> brigade de landwehr qui, aventurée devant Termonde, ne dut son salut qu'à une audacieuse marche de nuit. Notre cavalerie exécuta par Gand un raid hardi sur Alost, mais l'accroissement des forces d'investissement nous empêcha de pousser notre marche plus avant et de transformer nos velléités offensives en d'importants et fructueux succès.

D'ailleurs, le siège proprement dit d'Anvers allait commencer. Le front s'était équilibré sur l'Aisne et le grand état-major alle-

mand allait pouvoir enfin s'en prendre au camp retranché où, après chacune de ses sorties meurtrières, l'armée belge s'était réfugiée et reconstituée. Il importait désormais d'assurer la



Train blindé en action lors du siège d'Anvers.

sécurité des lignes de communications de l'armée allemande. Or, chacune de nos sorties les avait compromises au point d'avoir obligé plusieurs corps d'armée en route vers la France à faire demi-tour, ou tout au moins à suspendre leur marche.

L'armée de siège allemande devant Anvers fut donc complétée et, à la fin de septembre, elle était en état de frapper de grands coups.

Elle comprenait :

Le III<sup>e</sup> corps de réserve ;

La 1<sup>re</sup> division d'ersatz ;

La 4<sup>e</sup> division d'ersatz ;

La division de fusiliers marins,

Une division bavaroise (probablement) ;

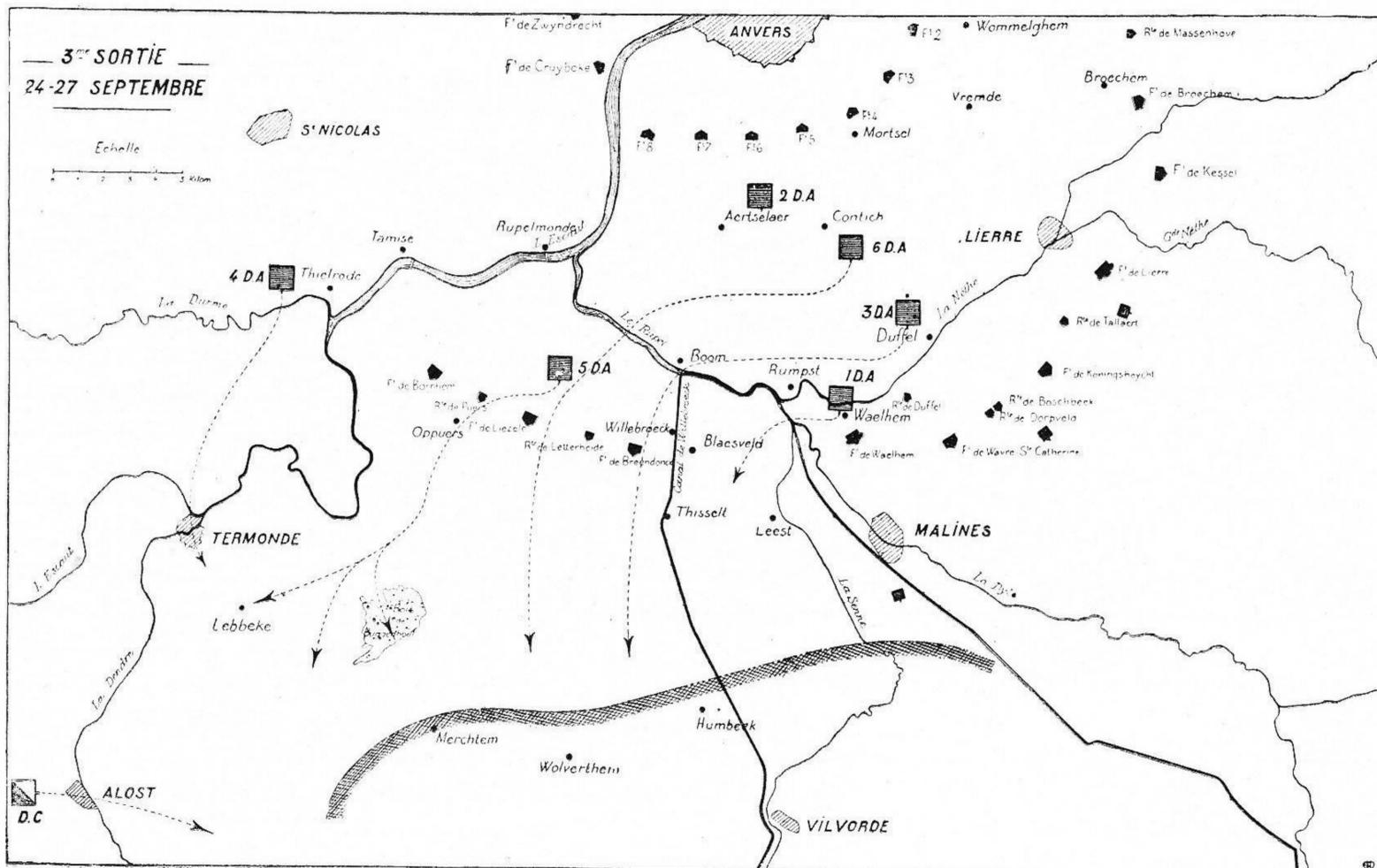
La 26<sup>e</sup> brigade de la landwehr ;

La 37<sup>e</sup> brigade de la landwehr ;

Une brigade d'artillerie à pied ;

Une brigade de pionniers de siège ;

De plus, le corps d'investissement comptait de gros obusiers allemands et autrichiens, qui se préparaient à couvrir les forts d'Anvers construits pour résister au feu de canons du calibre de 210 millimètres au maximum, d'une trombe de fer et de feu. A cette artillerie formidable, nous n'avions rien à opposer. Sans doute, pour la défense du Bas-Escaut, nous avons bien commandé chez Krupp 8 redoutables canons de



Plan de la troisième sortie d'Anvers.

24 centimètres, qui auraient été de taille à lutter même contre les formidables 420 allemands. Mais voilà ! ces 240, bien que payés à Krupp, étaient restés à Essen et nous devions même acquiescer des droits de gardiennat ! Nous disposions encore de 4 obusiers de 280, modèle français Saint - Chamont, mais ces obusiers étaient en batterie sur le fleuve près du fort Philippe et ils n'étaient point transportables. Enfin, il y eut le fameux train blindé du lieutenant Littlejohn, constitué par six canons de 47 de la marine anglaise, montés sur trucs. Mais qu'était-ce cela en comparaison de la puissante artillerie allemande ?

La situation était tragique. Après Liège, on avait espéré que l'étendue des ouvrages d'Anvers rendrait leur destruction plus malaisée et surtout que les traîtres — pièces de flanquement existant à la gorge des ouvrages — échapperaient à la destruction. Cet espoir fut de courte durée. Quand, le lundi 28 septembre, un monstrueux obus-mine, lancé par un mortier allemand de 420 millimètres, creva une des voûtes du fort de Waelhem et mit à mal un de ces fameux canons traîtres, les dernières illusions s'évanouirent chez tous ceux qui connaissaient la situation. Désormais, le sort de la place est réglé.

Il n'est point douteux que, si l'armée belge avait été plus nombreuse et dotée d'une meilleure artillerie, on eût pu songer à livrer devant Anvers une lutte à outrance, avec quelque chance de succès. Mais, comment riposter au feu de l'adversaire ? Les meilleures pièces belges ont une portée maxima de 12 kilomètres et les Allemands tirent à des distances atteignant 15 kilomètres : au fort de Wavre-Sainte-Catherine, on trouva dans les terrassements, des fusées réglées à 15,200 mètres. La lutte était trop inégale.

Aussi, dès le 28 septembre, atteints aux œuvres vives, troués, amputés par l'écœurante odeur des gaz de trotyl, les forts de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine — deux piliers de la

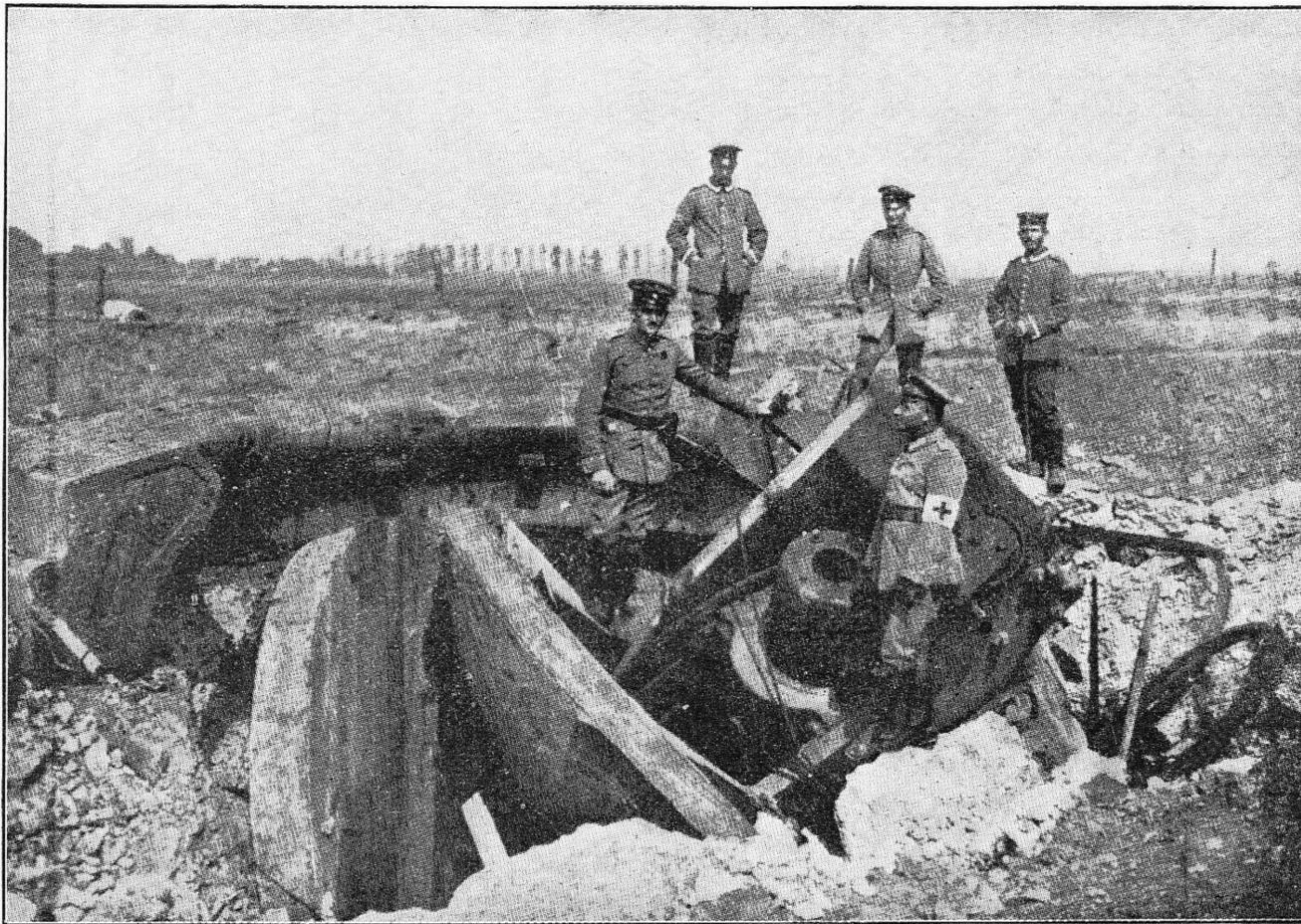
défense du 3<sup>e</sup> secteur, entre Dyle et Nèthe, — sont-ils marqués du signe de la mort. Sur le fort de Waelhem, en deux jours de bombardement, il tomba deux cent trente-cinq obus de 420 milli-

mètres. Dès lors, le dessein de l'ennemi apparaît dans une aveuglante clarté : le siège d'Anvers ne se fera point dans la forme classique des sièges d'autrefois ; il n'y aura ni investissement, ni attaque pied à pied. Un secteur est choisi où un foudroyant feu de gros canons réduira tout en poussière et, par cette brèche, l'infanterie d'assaut passera. Sans doute, on court ainsi le risque de ne point capturer la garnison en faisant capituler la place, mais le présomptueux ennemi compte bien s'ar-

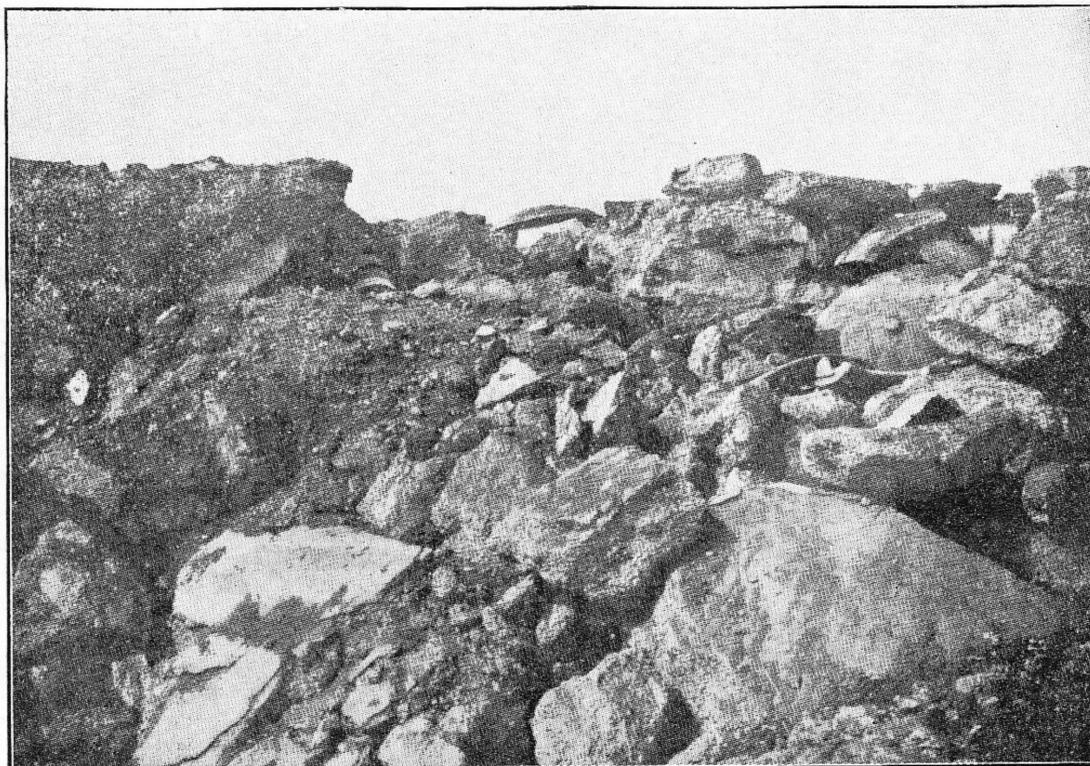
ranger de façon à couper la retraite à la garnison fugitive — si tant est que l'état-major belge songe à quitter la forteresse, — ce qui paraît bien sujet à caution. Et l'ennemi déchaîne l'ouragan de feu.

Dès cet instant, Anvers est perdue et le tocsin de ses clochers a des sonorités de glas. Les signes précurseurs de la mort se succèdent et se précipitent. Le mardi 29 septembre, le magasin à munitions du fort de Wavre-Sainte-Catherine saute, et ce qui survit de l'héroïque garnison se résigne à évacuer l'ouvrage, après trente heures atroces d'un bombardement intense. Car, que faire désormais ? L'infanterie ennemie dissimule, avec le plus grand soin, ses mouvements et ses positions, son artillerie agit à des distances telles qu'il était impossible de riposter. Ajoutons aussi que les forts d'Anvers furent littéralement aveuglés. Dans le vain et fol espoir de ne point attirer les obus ennemis sur les édifices du culte, le commandement de l'artillerie ne fut point

autorisé, autour d'Anvers, à placer des observateurs dans les clochers. Comme, d'autre part, nos lignes d'infanterie avaient dû se replier sur les forts et que nous ne disposions que de quelques ballons et avions, notre artillerie dut tirer au jugé. Or, tout coup non repéré est, dans la pratique du feu, estimé coup perdu. Le



Effet d'un coup tiré à 17 kilomètres environ par un canon allemand de 42.



Le fort de Wavre-Sainte-Catherine après le bombardement.

duel fut vraiment trop inégal. Ce fut celui d'un aveugle contre un clairvoyant.

Il importe, enfin, de ne pas perdre de vue que les forts exi-



L'armée belge s'échappe d'Anvers.

geaient plus encore qu'une parfaite mise au point et une puissante artillerie; ils exigeaient également que leurs intervalles fussent complètement organisés et armés. Or, le temps avait totalement fait défaut pour organiser cette mise en état de défense.

Le 29 au soir, le colonel Wielemans, sous-chef d'état-major général de l'armée, revint des premières lignes en disant : " Ça va mal! Waelhem et Wavre-Sainte-Catherine sont condamnés : les coupoles sont hors d'usage; elles sont défoncées ou coincées. " Et il ajouta : " D'énergiques résolutions s'imposent. " Le soir même, l'état-major, renseigné, minute par minute, sur la marche tragique des événements, se préoccupait du problème nouveau posé par ceux-ci. D'autre part, au cabinet militaire du Ministre de la Guerre, les informations prises étaient concordantes qui montraient la sécurité de la place pour le moins très compromise, et on y réfléchissait aussi sur la situation. La conclusion de tous fut : " Il n'y a plus rien à faire; tous les forts subiront tour à tour le même sort. Si l'armée de campagne s'attarde sous Anvers, pour tenter de la défendre, l'ennemi passera sur la rive gauche de l'Escaut et nous serons tous pris au filet. Conclusion : confier aux seules troupes de forteresse la suprême défense de la place et faire battre en retraite au plus tôt l'armée de campagne vers l'ouest, vers la mer. " L'avis et la conclusion furent adoptés par le haut commandement de l'armée.

En se décidant à la retraite, le haut commandement belge fit preuve d'un sens stratégique et d'une clairvoyance remarquables. Ces qualités guerrières, on avait déjà pu les admirer lorsque, par trois sorties, notre armée contribua aux victoires de la Marne, de l'Aisne et du Soissonnais. Le commandement comprit que pour sauver l'armée, il fallait sacrifier la place forte, et que c'eût été folie que d'unir le sort de l'armée à celui du camp retranché en rivant obstinément l'armée belge aux forts d'Anvers mis, d'ailleurs, à mal par la formidable artillerie allemande. Il fallait vaincre là des préjugés et des routines qui, depuis un demi-siècle et plus, avaient donné à Anvers, dernier asile de la Nation, siège du gouvernement, magasin de l'armée, le privilège de l'inexpugnabilité. Et cette victoire ne fut pas obtenue sans peine.

Enfin, le 30 septembre, l'évacuation fut décidée. Il se trouva pourtant des officiers qui jugèrent que l'heure critique n'avait point encore sonné. Le roi Albert se rallia à l'opinion de ces derniers. Anvers ne serait évacuée par l'armée de campagne que

quand l'étreinte de l'ennemi se ferait plus pressante, quand l'investissement deviendrait une menace dont on ne pût plus douter. L'ordre d'évacuation fut, en fait, donné le 2 octobre.

\* \* \*

Déjà, le 3 octobre, la retraite a commencé lorsque tout est remis en question par l'arrivée inopinée de M. Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté britannique, qui apportait avec lui de grandes promesses, une assurance sereine et de vastes desseins. Il insista vivement pour que l'on résistât sur place, affirmant que la seule solution était la défense à outrance du camp retranché. L'autorité de l'homme, le prestige de la grande nation qu'il représentait, l'espoir de puissants et prompts secours, l'ignorance même où l'on se trouvait de la situation exacte des forces franco-britanniques, tout cela fit que l'on se prit de nouveau à espérer, encore que, au fond du cœur, certains fussent mordus par l'angoisse.

Et, de fait, la situation n'était pas loin d'être désespérée. Dès le 29 septembre, le fort de Wavre-Sainte-Catherine pouvait être considéré comme irrémédiablement détruit par un bombardement incessant qui avait duré plus de trente heures. " Pauvre Catherine ", disaient nos soldats, tandis que le fort était canonné à la vitesse de vingt à vingt-cinq coups à la minute. Oui, " pauvre Catherine ", car la destruction de cet ouvrage avait une signification bien plus grave encore que l'ouverture d'une brèche dans la première ligne de résistance. Elle montrait que le fameux réduit national allait, à son tour, subir le sort de Liège, de



Namur, de Maubeuge, et que, comme ces places, Anvers était vouée à une chute prochaine. C'était la ruine de nos dernières espérances.

Mais, dans la nuit du 3 octobre, trois brigades navales britanniques — en tout 6,000 à 7,000 hommes, — sous les ordres du

*Winston Churchill*

général Paris, arrivaient à Anvers au milieu des acclamations. Ce spectacle emporta les dernières inquiétudes. Enfin, les Alliés, en chair, en os et en armes, apparaissaient à nos yeux éblouis. Certes, ces marins, fantassins d'occasion, étaient vaillants. Mais



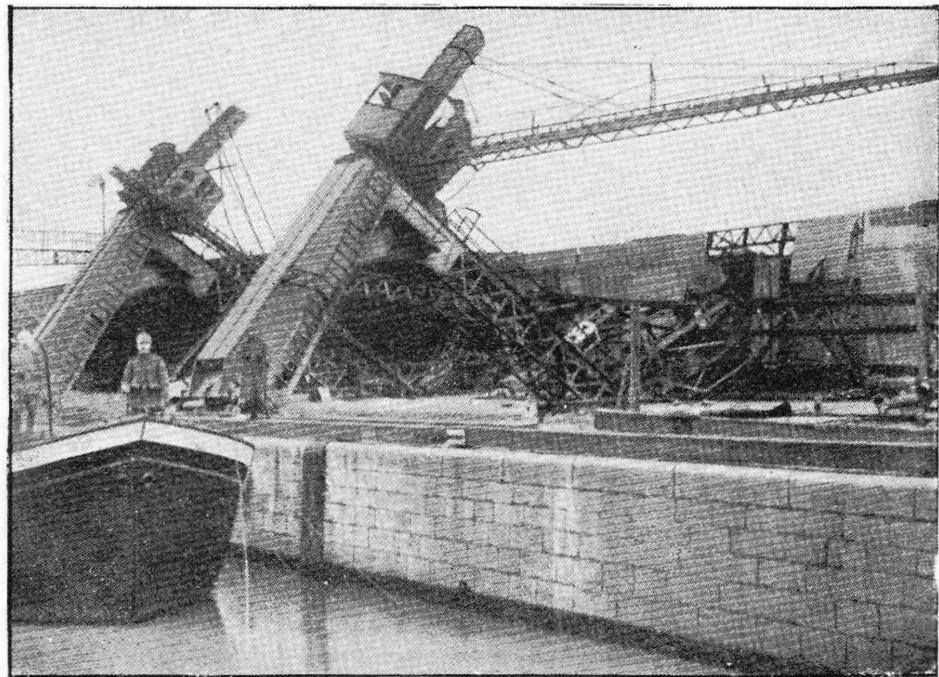
Zwynaerde. — Dimanche 11 octobre. Dernier jour de la garde civique, laquelle fraternise avec les premiers soldats anglais arrivés.

que peut le plus beau courage contre la supériorité d'un matériel d'artillerie formidable? La suite de la guerre en a fourni une preuve surabondante. Comme les soldats belges, les marins anglais durent à leur tour abandonner les tranchées, hersées et ratissées par les dents de fer de la canonnade. " Very, very uncomfortable ! " disaient flegmatiquement les marins britanniques, en sortant de la fournaise. Où les Belges n'avaient pu tenir, qui donc l'aurait pu ?

Le dessein de M. Winston Churchill n'était pas seulement de renforcer la défense directe du camp retranché. Sa grande pensée était le déblocus de la place. Projet intéressant, mais qui avait le grave défaut d'être à peu près irréalisable, dans les conjonctures du moment. En effet, pour exécuter une aussi brillante opération, on constituait à Gand une masse de manœuvre et de choc, qui devait se porter dans le flanc gauche de l'armée assiégeant Anvers et la forcer à lâcher prise. Or, cette masse de choc ne comprenait guère que la brigade des fusiliers marins français de l'amiral Ronarc'h, soit 6,000 baïonnettes, qui venait d'arriver de Paris, et des fractions de la 7<sup>e</sup> division britannique en cours de débarquement à Ostende. Mais cette 7<sup>e</sup> division, qui ne comptait pas plus de 10,000 hommes, était loin d'être rassemblée, si bien qu'au total, en comprenant les détachements belges de l'armée et de la garde civique mobilisée, Gand n'était couvert que par un rassemblement fort disparate d'environ 20,000 hommes, dépourvu de toute artillerie, de train d'équipages et de pionniers.

Qui ne voit le sort lamentable qu'auraient réservé à cette armée composite les forces fraîches de l'ennemi, de loin supérieur en nombre et en matériel, d'autant que, dès le 9 octobre, en même temps qu'un corps allemand se portait d'Alost vers Gand, un autre corps ennemi marchait déjà sur Courtrai ?

On a dit que M. Winston Churchill comptait sur d'autres renforts, notamment sur deux divisions territoriales françaises, soit environ 20,000 baïonnettes. Il est vrai que le concours de ces deux divisions avait été promis, mais ce ne fut que le 17 octobre que ces divisions purent entrer en ligne dans la



Anvers. — Grues détruites.

région d'Ypres et, à ce moment, la bataille de l'Yser avait déjà commencé.

A la vérité donc, l'ordre d'évacuation d'Anvers fut l'une des plus sages et des plus heureuses décisions prises par l'état-major belge : il sauva l'armée, le gouvernement, la nation et l'on ne peut avoir à ce sujet qu'un regret : c'est que l'armée de campagne, qui devait commencer à passer de la rive droite de l'Escaut à la rive gauche, dans la nuit du 2 au 3 octobre, n'entreprit ce mouvement que le 6 octobre à minuit.

Que cette retraite tardât encore un jour et c'était le désastre irréparable et mortel. Si elle avait débuté le 2 octobre, on aurait pu encore sauver une partie de l'armée de forteresse, qui fut obligée de se faire interner en Hollande. De plus, une tentative d'établissement d'un front sur la Dendre ou sur le

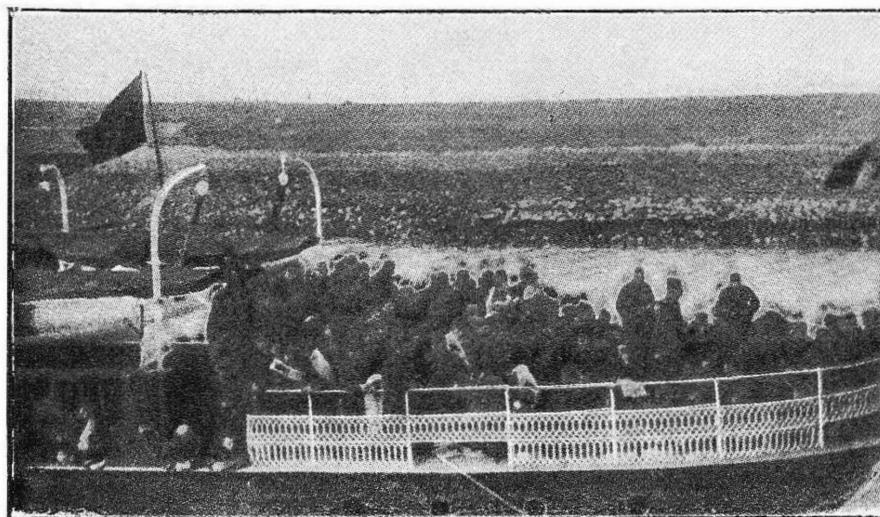
canal de Terneuzen et l'Escaut eût pu être faite qui, favorisée par des inondations possibles dans cette région des Flandres, nous eût sans doute permis d'opérer notre liaison avec les armées franco-britanniques et de sauver la moitié de la Flandre et la côte avec Ostende et Zeebrugge. Mais ceci est du domaine de la pure hypothèse, et il s'en faut bien garder.

\* \* \*

Cependant, Anvers entrait en agonie. Attaquant, entre Lierre au nord et Malines au sud, sur une étendue de 12 kilomètres, le 3<sup>e</sup> secteur du camp retranché, les

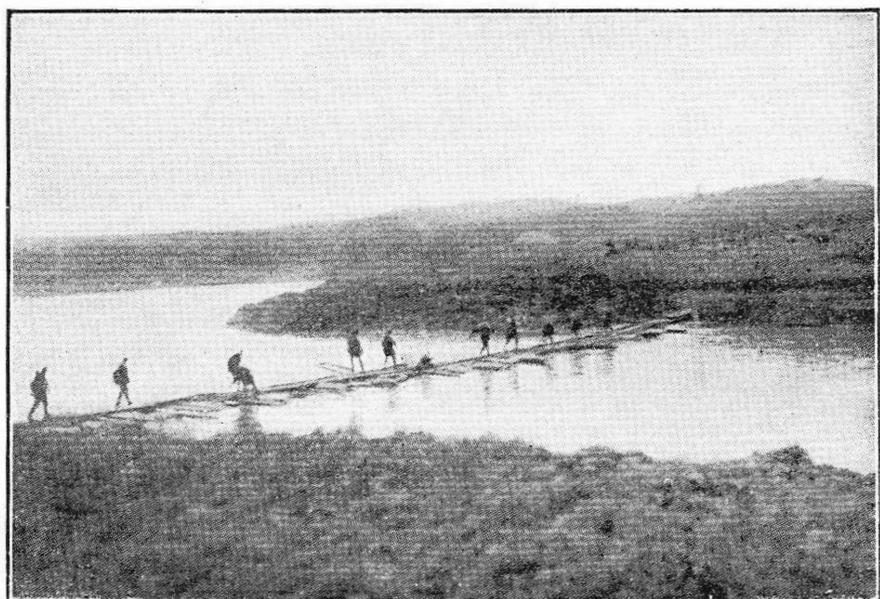
Allemands réduisirent par la puissance de leur artillerie la ligne des forts : Waelhem, Wavre-Sainte-Catherine, Koningshoyckt et Lierre, et des redoutes : Duffel, Dorpveld et Tallaert. Puis, l'infanterie accompagnée de ses mitrailleuses monte à l'assaut des massifs de béton qui, déjà, n'étaient plus que chaos.

Le 3 octobre, après la chute de tous les ouvrages de ce secteur, l'ennemi se trouva devant les berges de la Nèthe et les



Terneuzen. — Embarquement pour Flessingue des troupes belges passées en Hollande.

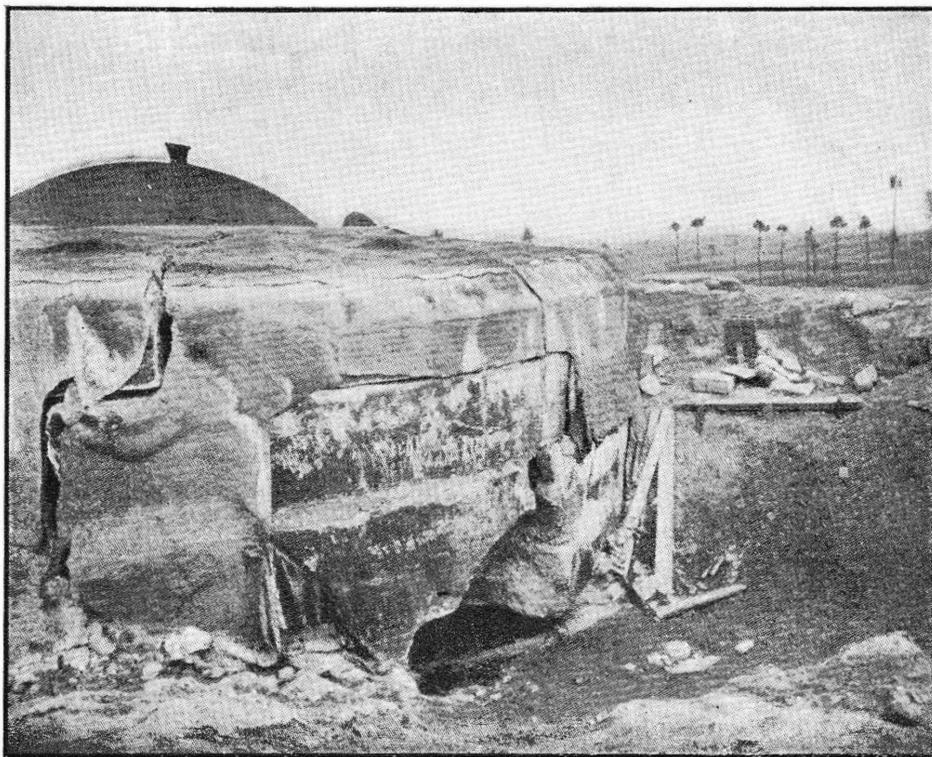
balaya avec son artillerie. Vingt-quatre heures de canonnade et, le 5 octobre, les Allemands fonçaient, baïonnettes baissées, dans Lierre; puis, jetant des passerelles, ils s'accrochaient à l'autre rive de la Nèthe, en aval de la ville. Et toujours l'orage



Les premiers Allemands traversent la Nèthe.

de feu les précédait, fouillant les tranchées, pulvérisant les redoutes, broyant les hommes, les chevaux, les canons. Le 7 octobre, alors que toute l'armée de campagne, sauf la 2<sup>e</sup> division, était passée sur l'autre rive de l'Escaut par les ponts de Tamise, d'Hoboken et de Burght et battait en retraite vers Gand en livrant de furieux combats, notamment à Schoonaerde, les vieux forts de la ligne rapprochée, l'enceinte, puis la ville recevaient à leur tour la grêle de fer. La résistance apparut vaine. Or, les Anglais pas plus que les Belges n'entendaient tomber aux mains de l'ennemi. Le 8 octobre, à 5 heures et demie du soir, le général Paris, qui commandait les brigades de fusiliers marins anglais, s'en vint demander au général Deguise, commandant de la position fortifiée, d'ordonner la retraite de la garnison mobile. Après un conseil de guerre, la retraite fut décidée. Elle s'accomplit aussitôt et, dans la journée du 9, les ponts du fleuve furent coupés.

Durant ces jours tragiques, la garnison de forteresse qui devait désormais laisser là toute espérance, se battit comme se bat une bête traquée et acculée. Les canons hurlaient au perdu, lançant leur mitraille sur tout ce qui leur passait à portée: soldats, convois, bêtes de somme, tauben, zeppelin, etc. Ce qu'on lutta, ce qu'on souffrit dans les forts confine aux limites de la souffrance et de l'héroïsme. Les forts étaient bombardés déjà qu'on poursuivait encore leur parachèvement. C'est ainsi qu'au fort de Lierre, le 30 septembre, un obus allemand tua deux ouvriers et en blessa un troisième qui, sous le feu, travaillaient à l'installation de téléphones haut-parleurs. Dans l'histoire militaire, il est peu de traits d'une aussi extrême ténacité. Sous le coup de gong titanesque des gros projectiles, les coupoles donnaient la sensation vertigineuse de s'enfoncer dans le sol et les servants devaient s'appuyer à la paroi pour n'être point culbutés. Au



Cupole du fort de Lierre.

fort de Lierre, la compression de l'air, produite par l'explosion d'un obus de 420 millimètres, devant une poterne donnant accès, par un couloir de 50 mètres, à une coupole, fut telle, que celle-ci fut projetée hors de son alvéole et retomba à une vingtaine de mètres de distance. A Koningshoyck, dont tous



Redoute " De Smoutakker ", près de Stabroeck, détruite par les Belges.

les canons étaient hors d'usage, le drame s'acheva dans une explosion. A Waelhem, ce fut la reddition de ce qui survivait des 500 hommes de la défense: soldats aveuglés, assourdis, brûlés, mourant de faim, de soif et de fièvre, vision d'Apocalypse, devant qui l'ennemi, reprenant conscience humaine, rendit les honneurs et fit sonner ses clairons: *Tuba mirum spargens sonum*. Il advint même que le feld-maréchal von der Goltz et l'amiral von Schroeder félicitèrent le commandant de Witte, qui avait été l'âme de cette résistance.

Dans cette tourmente de fer et de feu, les forts du sud et du nord étaient abandonnés à leur sort. Ne pouvant plus compter même sur les troupes d'infanterie de forteresse qui s'écoulaient vers la Hollande ou vers la Zélande, où le plus grand nombre d'entre elles chercha asile, ces forts se couvrirent de leurs feux. Puis, les uns furent mis hors d'usage, d'autres furent détruits par l'explosion. On dit même que le commandant du fort de Stabroeck se fit héroïquement sauter.

Enfin, le 9 octobre, à 5 h. 40 du soir, le bourgmestre Jan Devos, le sénateur Alphonse Ryckmans et le député Louis Franck conclurent avec le général von Beseler, commandant l'armée d'investissement, la fameuse " Convention de Contich " qui consacrait la reddition de la ville.

Cette capitulation fut ratifiée, le 10 octobre, par le général Deguise qui, retiré au fort de Sainte-Marie, se résigna alors à se rendre à l'ennemi. Déjà les dernières troupes de forteresse,

que l'avance ennemie en direction de Selzaete avait coupées de l'armée de campagne, s'étaient retirées en Hollande, où elles furent internées. On raconte que, lorsque le parlementaire allemand — un colonel — se présenta au fort de Sainte-Marie, il y fut reçu par le général Deguise, le colonel Tollen, le commandant du fort, un maréchal des logis et un soldat. " Où est votre état-major, mon général? " demanda-t-il. " Parti! " lui

répondit le général. La figure du parlementaire se rembrunit. " Où est votre garnison, mon général? " — " Partie! " Cette fois, le colonel allemand fit la grimace. On sait quelle cruelle déconvenue fut pour l'ennemi la presque complète évacuation de la garnison d'Anvers. Dans certains camps de prisonniers en Allemagne, on avait préparé le logement pour 400 officiers belges; il en vint 4.

On a prétendu depuis que le général Deguise avait rendu la place d'Anvers avec une hâte exagérée et que la résistance à outrance était encore possible. C'est jeter sur cette résistance héroïque qui mettra, dans l'histoire militaire, la défense d'Anvers

en 1914 à côté de celle de Plevna par Osman-Pacha et celle de Belfort par Denfert-Rochereau, un soupçon injustifié. Il n'en est rien : la résistance fut vraiment poussée jusqu'aux dernières limites des forces humaines, et une enquête officielle a, depuis, rendu au rôle du général Deguise et de l'armée de forteresse qui, du 8 au 10 octobre, assumèrent la défense de la place contre des forces infiniment plus nombreuses et mieux armées, un légitime et éclatant hommage.

Cet hommage rendu à l'héroïsme des défenseurs d'Anvers, l'Histoire le ratifiera.

Paul CROKAERT.

